

Semer ses propres graines

ZUP, Zone Urbaine à Planter, septembre 2011

Je suis arrivée en cours de route. Le jardin partagé n'existe pas encore au milieu des immeubles mais plusieurs réunions ont déjà eu lieu entre les habitants et l'association du centre social. Le jardin partagé est un vieux projet : une volonté politique de la ville qui, n'ayant pas rencontré l'adhésion des habitants de Kerlac, premier secteur du quartier où le jardin devait être construit, a finalement rencontrée les envies de ceux vivant dans un autre secteur de ce même quartier, Kerarbre. La particularité de Kerarbre, c'est qu'une avenue le sépare du reste de la ZUP. Et cette avenue fait office de frontière. Les habitants ne la traversent pas pour rejoindre la place où se situent le centre social, la maison de quartier, les commerces, etc. Ils se sentent isolés et trouvent que peu de choses leur sont proposées. La salle de dominos où plusieurs retraités se retrouvaient est désormais fermée. L'annexe de la maison de quartier est désespérément vide. Seul le terrain de pétanque existe encore mais tout le monde ne joue pas à la pétanque. Le jardin partagé était une occasion. Une occasion de quoi ? En fait, ça dépend. Pour Brigitte, cela lui permet de ne pas avoir besoin d'acheter ses légumes : elle ne roule pas sur l'or, cela lui facilitera la vie. Pour Didier, c'est l'occasion de rencontrer ses voisins. Occasion que George ne comprend pas. Le collectif, le « partagé », le « tous ensemble », ça le gonfle. Lui, il veut juste cultiver son jardin, tranquille sans avoir à parler à personne. Ça le détend, ça l'occupe. Pour Mélanie et Virginie, c'est un espace d'activité avec leurs enfants. Virginie imagine déjà sa petite piscine en plastique au milieu des fleurs. Excepté George, tous ont quand même cette volonté en commun de se rencontrer, de rencontrer les autres.

L'idée est donc née dans toutes les têtes et des liens entre les gens se sont tissés. Moi, j'arrive dans ce projet en tant que volontaire en service civique. Je suis étudiante en sociologie mais j'arrive au niveau du doctorat, et il n'existe plus de bourses sur critères sociaux, il me faut un revenu. J'en ai assez des jobs strictement alimentaires, fast food, ménage et compagnie, des emplois où d'autres prennent plaisir à vous humilier en vous

rappelant sans cesse votre lenteur et votre maladresse. J'ai envie de faire un truc qui me plaît. Les services civiques ne procurent pas de très grosses indemnités mais c'est à peu près le montant des bourses. Une de mes missions est d'être la référente du projet du jardin partagé. Les jardins partagés, je n'y connais rien, pas même leur existence. Mais le lien social, ça me parle et je comprends qu'il est question de ça. Donc en fait, pour moi aussi, c'est une occasion. Une occasion d'avoir une activité indemnisée qui m'intéresse, et une occasion d'apprendre quelque chose en dehors des savoirs universitaires.

Je dois alors organiser les rencontres, les réunions qui permettent d'établir collectivement les règles du jardin, de tenir les jardiniers au courant de l'avancée des travaux (et demander par la même occasion des nouvelles de ces avancées à la ville), préparer l'inauguration, faire une demande de financement notamment pour le matériel de jardinage, mais aussi et surtout, préparer le vivre-ensemble.

Seulement voilà, Brigitte qui, comme moi, voit dans ce jardin en partie un enjeu alimentaire, en a « marre ». Ce sont toujours les mêmes qui viennent aux réunions, on ne voit jamais les « autres ». Les « autres », ce sont celles et ceux intéressés par le projet au départ et que plus personne n'a revus après. Habitée à la vie associative et militante, je ne suis pas étonnée : à chaque projet, son noyau dur.

Les semaines passent et je me rends compte que la communication est difficile pour tenir chacun au courant des prochaines dates de rencontres. Très peu ont une adresse mail, il faut passer par le téléphone. Je découvre alors ma liste de contacts que le centre social m'avait donnée avec une pile de papiers à mon arrivée en service civique et que je n'avais pas encore regardée. J'y trouve tous les prénoms inconnus, les « autres » de Brigitte. Ces prénoms sont essentiellement féminins et indiquent que ce sont des femmes plutôt jeunes, en âge d'avoir des enfants qui ne seraient pas encore vraiment autonomes : Mélanie, Virginie notamment. Brigitte, elle, a une seule fille suffisamment grande pour qu'elle ne soit plus à sa charge. Les autres femmes présentes aux réunions sont retraitées. Ce détail me frappe alors car je me rends compte que toutes nos réunions ont eu lieu à 17h30 en semaine, les jours où les enfants ont école.

Mélanie parvient à conjuguer fonction de mère seule avec cinq enfants, recherche d'emploi et bénévolat actif au Comité d'Usagers. Mais à 17h30, c'est sortie de l'école, goûter, devoirs. Pas le jardin.

Virginie, elle, a un fils, Mano, de quatre ans. Elle est assistante maternelle. Elle me confirmera que le problème est le même pour elle. Elle aimerait s'investir dans les réunions jardin mais sa mère n'est pas toujours disponible pour s'occuper du « petit » et une baby-sitter coûterait trop cher. Elle a par ailleurs le même problème pour les réunions d'assistantes maternelles, pour les Conseils d'Administration, pour l'activité du centre social dans laquelle elle est bénévole. Les réunions sont à 20h et Mano dort. A l'école, elle a pu assister à la réunion de 18h car l'intervenante de la garderie s'occupait des enfants pendant la réunion. Pas besoin de se demander où ils étaient, ce qu'ils faisaient, s'ils faisaient du bruit. Ils étaient pris en charge.

Je me rends compte rapidement que l'horaire des réunions des jardins partagés n'est pas le plus gros problème même s'il mérite d'être un peu décalé. En journée, ces femmes ont parfois une activité rémunérée. Le soir, c'est la deuxième journée de travail qui commence : le travail parental. Virginie explique qu'elle trouverait beaucoup plus facile des réunions entre 18h et 20h avec quelqu'un qui garde le petit. Pas après 20h parce qu'à 20h30, il est au lit.

Je décide de changer l'heure et le lieu de notre réunion. De 17h30, nous passons à 18h. Nous nous rencontrons dans une salle de l'OPAC toute en longueur avec une grande table qui permettait de prendre des notes mais aussi de se servir un café. Il n'y avait pas de places pour les enfants. Je choisis un autre espace, l'annexe de la maison de quartier, présente sur Kerarbre mais déserte et je l'aménage afin de pouvoir accueillir les plus jeunes : café, thé, gâteau du côté des adultes, coloriages, livres et BD du côté des enfants – qui bien entendu venaient se servir en jus d'orange et en biscuits. Ce n'est plus une grande table mais une table basse et des fauteuils. Des petites tables d'écoliers pour les coloriages. Je préviens les parents. La date de la réunion arrive. Elles sont presque toutes là. Et leurs enfants aussi. Mano est triste. Il ne digère pas le jus d'orange, il n'y a donc pas de boisson pour lui. Il se console vite avec les enfants de Mélanie en faisant plusieurs coloriages.

La fois suivante, seul Mano est là parmi les enfants. J'ai prévu du coca cola en suivant les suggestions de sa mère, il est content. Il ne veut ni lire ni colorier, il veut assister à la réunion avec nous. Mano est en maternelle à l'école Freinet, il est habitué à ces formes de participation. Il ne sait pas écrire mais semble prendre des notes. En tout

cas, il prend la parole, agace quelques adultes, d'autres le trouvent « mignon », « génial », sa mère est fière, il propose des choses : des jeux de société sur le jardin pour mieux se connaître notamment. Mais pas évident pour lui de prendre la parole. Les adultes ne lèvent pas le doigt. Lui, si, bien habitué aux usages de l'école. Et même parmi les adultes, certains occupent plus facilement la parole que d'autres. Brigitte, par exemple, est assez confiante. Elle s'arme de son expérience du jardinage et des jardins partagés pour prendre la parole et raconter « comment on fait d'habitude ». Cependant, ceux qui n'ont pas été autant impliqués qu'elle dans ces jardins collectifs ont d'autres formes d'expérience pour affirmer leur point de vue. Certains sont déjà présents dans la vie associative et connaissent donc déjà son fonctionnement. Parmi eux, quelques bénévoles sont membres du conseil d'administration du centre social et ont droit de vote pour valider ce qui est décidé collectivement dans le groupe « jardin ». Plusieurs ont un parcours professionnel, militant ou politique dans lequel la capacité à s'exprimer et se faire comprendre a été une ressource importante. Anne, par exemple, une ex-chirurgienne à la retraite, sait très bien allier humour et scalpel pour affirmer ses positions. Aurélie, une femme de 31 ans, est membre d'un parti politique et est chargée de communication.

Ceux qui ne prennent pas la parole sont ceux qui, comme Anthony, ne se considèrent pas comme d'excellents jardiniers, n'ont jamais eu de responsabilités associatives et n'ont pas vraiment un parcours où la parole a pris une place importante. Anthony a 34 ans, il est ouvrier sans emploi et se décrit comme très timide. Malgré tout, peut-être que le jardin partagé est pour lui une occasion de dépasser ces réserves car il deviendra référent suppléant du groupe « jardin » au conseil d'administration.

Il est difficile de savoir ce que chacun fait en dehors de ce jardin. Il est encore plus difficile de savoir ce que les retraités ont fait avant d'être en retraite. Ça ne fait pas partie des sujets de conversation. Les différentes expériences et positions au centre social comme la présence au conseil d'administration ne sont jamais dites non plus explicitement. Seule Brigitte affirme clairement son expérience des jardins partagés. Pour les autres, personne par exemple ne met en avant son expérience au CA pour faire valoir son point de vue. On peut simplement comprendre que cela aide à prendre la parole et à la sentir légitime.

Les jardiniers parlent bien davantage de ce qu'ils ont en commun que de ce qui les distinguent : une règle tacite pour favoriser le vivre-ensemble quand un groupe est hétérogène et que chacun a intériorisé le fait que se ressembler rendrait possible le fonctionnement du groupe. George rejette en soupirant cette idée de « vivre-ensemble » et pourtant, il est là à chaque réunion et fête. Aux premières, lorsque par erreur, je n'avais pas son nom dans ma liste, il n'a pas pu être informé des lieux et dates. Il est donc venu me voir, craignant que quelqu'un dans le groupe ne souhaite pas sa présence. Je lui ai répondu que c'était une erreur et que tout le monde a sa place. A la première réunion, il a remarqué que tout le monde se tutoyait et se faisait la bise et m'a donc dit « Tout le monde le fait, je peux te faire la bise et te tutoyer ? ». Je l'ai souvent croisé près de chez moi, à la sortie d'un bar. Georges veut cultiver tranquillement son jardin et les discours autour du collectif l'agacent mais pourtant, il ne vit pas reclus, il vit avec les autres. Peut-être que le « vivre-ensemble » aussi séduisant soit-il peut devenir violent quand on en parle tout le temps au lieu de simplement faire. Le dire, c'est rappeler qu'il faut « s'adapter », faire comme tout le monde. Or, faire comme tout le monde ne permet pas que tout le monde ait véritablement sa place.

Mon propre choix d'aménager l'espace pour accueillir les enfants et leurs mères est un choix militant. Je voulais permettre la présence des femmes – même si elles sont mères, même si elles ne sont pas retraitées – car il me semblait important qu'elles puissent au même titre que tous, prendre la parole dans l'espace public, associatif, politique, militant. Mélanie et Virginie, par exemple, sont investies dans le bénévolat et le militantisme mais ne peuvent jamais participer aux réunions. Virginie regrette de ne pas pouvoir être davantage dans le « collectif », elle se sent « inutile ». Elle a, un jour, au parc, rencontré un père qui élevait seul sa fille et qui rencontrait le même problème qu'elle. Ils peuvent faire des choses mais ne participent pas aux prises de décisions, aux réflexions collectives.

Je ne pense alors qu'à la présence de ces femmes, inscrites sur ma liste de contact. Je ne pense pas à la présence des enfants en dehors du fait que « ça permet à leur mère d'être là ». Pourtant, Mano par son atypisme souligne mon erreur. Il n'est pas un simple « fardeau » qu'on a réussi à ranger près des coloriages, il est un enfant qui apprend et qui

nous apprend des choses. Les parents, femmes et hommes, n'ont pas toujours envie de vivre en parallèle de leurs enfants – du moins, cela ne se justifie pas toujours à leurs yeux.

Cet espace composé de table basse, de fauteuils et d'un goûter a donc ouvert un espace de réflexion et de décisions non seulement à ces mères de jeunes enfants, mais aussi aux enfants.

Au mois de janvier, le jardin prend forme, on distribue les parcelles. Une pour chacun et une plus grande pour l'accueil de loisirs. Au milieu du jardin, une allée centrale, un lieu de passage. Les voisins passent, s'arrêtent, discutent, regardent ce qui pousse, posent des questions. Du lien s'est créé entre jardiniers mais aussi avec le quartier alentour. Brigitte, qui avait très peur en septembre que les enfants abîment son jardin, me demande en avril pourquoi elle ne les voit jamais. « Je viens tous les mercredis pour les voir et ils ne sont pas là ! » Elle veut transmettre ses connaissances en jardinage.

Mélanie vient régulièrement bêcher la terre avec ses enfants. Colette a pris une parcelle avec Ghislaine car elles ne sont plus très jeunes et souffrent de problème de dos. A deux, c'est plus facile. Aurélie vient aussi avec son fils de quatre ans et construit un parterre de fleurs et de légumes en forme de spirale. Brigitte commente « C'est joli mais moi, je peux pas faire ça, faut que je mange ». En fait, Aurélie aussi puisque même ses fleurs sont comestibles et que sa spirale vient de ses connaissances en permaculture bien plus que d'envies esthétiques. L'hôpital de jour prend une parcelle. Cultiver, prendre le temps de voir une plante pousser a des effets thérapeutiques. On est loin du groupe de départ composé seulement d'hommes et de retraités. Tous âges confondus, hommes et femmes, surtout des femmes d'ailleurs, tout le monde demande une parcelle et la liste d'attente s'allonge.

Les réunions manquent aux jardiniers, ils organisent un grand repas tous ensemble. Près du jardin, il y a la cabane à outils et une table de pique-nique. En avril, le jardin va être inauguré un samedi donc mes collègues salariés du Centre social ne seront pas là. Je me crois toute seule mais j'oublie à quel point les bénévoles me prêtent main forte. L'adjointe au maire du quartier me téléphone. Elle a appris que j'étais la seule « professionnelle » et me propose son aide. Je la remercie et l'informe que les bénévoles sont présents. Lorsque j'arrive au jardin le jour J, le soleil nous apporte son soutien. Je

vois Jassim et toute sa famille ainsi que les amis de ses enfants, finir un repas sur la table de pique-nique et jouer sur l'herbe avoisinante. Il faut installer les dernières petites choses (pot, enceinte) avant l'inauguration. J'aperçois l'adjointe au maire et j'en suis étonnée car j'ai décliné son aide et elle devait participer à une balade dans le quartier.

– Je suis partie, je leur ai dit que tu aurais peut-être besoin d'aide.

A ce moment-là, je comprends pourquoi elle est tant appréciée de tous, de celles et ceux qui votent à gauche comme à droite. Je me souviens d'une discussion amusante entre moi et une bénévole. Je racontais à quel point je n'étais pas étonnée qu'elle soit du parti communiste tellement elle était sympa, présente sur le quartier, active, proche des habitants et la bénévole m'a répondu :

– Ah moi, c'est le contraire, je n'en revenais pas qu'elle puisse être communiste tellement elle était sympa, active, présente, etc.

Cette même bénévole m'aide à prendre la parole parmi la cohue en ce jour d'inauguration pour commencer les discours de remerciements.

Quelques semaines plus tard, je passe près du terrain de jeu pour enfant, à deux rues du jardin, et je tombe sur Ghislaine et une autre vieille femme, ancienne habitante du quartier, toutes deux assises sur un banc en face des jeux. L'une surveille ses petits-enfants, l'autre promène son chien. Plus tard, avec Colette, on discutera de la nécessité de reconstruire des bancs publics pour que les gens se posent, discutent et se rencontrent. Comme au jardin. Ne pas simplement passer, rentrer chez soi ou aller au travail. S'arrêter, discuter, s'échanger des « tuyaux », demander, proposer un service, se connaître, accepter ses différences et ses besoins différents.

Je ne connaissais rien aux jardins partagés mais je ne m'étais pas trompée, il est bien question de lien social – ce qui exaspère toujours autant George. Fin août 2012, c'est la fin de mon service civique. J'organise un goûter de départ, sur la table de pique nique. J'avais prévu des gâteaux mais je n'étais pas la seule : les habitants amènent des gâteaux, des toasts. Un patient de l'hôpital de jour me pose beaucoup de questions sur les parcelles. Le médecin m'explique ensuite qu'il en voudrait une à lui mais n'ose pas demander, ne se sent pas prêt et voudrait la parcelle juste à côté de celle de l'hôpital de jour. Je donne au patient et au médecin toutes les informations nécessaires pour en obtenir une. Le groupe de l'hôpital de jour m'offre un bouquet de fleurs fraîchement

cueillies du jardin. Ouvrir le jardin et l'espace de décisions à tout le monde, comprenait bien plus de personnes que je n'aurais imaginé. Et au moment de faire lire ce récit trois ans plus tard au centre social, j'apprends que George a finalement pris une parcelle des jardins familiaux, moins collectifs, que Michel, le patient de l'hôpital de jour a effectivement une parcelle à lui et participe beaucoup, que Brigitte a eu un problème au poignet et a rendu sa parcelle. Mélanie aussi l'a rendue car elle a trouvé du travail. D'une manière générale, ça « tourne », je ne connais plus vraiment les prénoms. Chacun s'approprie le jardin à sa manière au moment où c'est une occasion pour... et la rend quand l'occasion se termine et/ou qu'une autre se présente.

Elodie Regnault

elodie.regnault@gmail.com